

## Religion, institutions et société de la Rome antique

M. John SCHEID, professeur

*COURS : LES QUESTIONS ROMAINES DE PLUTARQUE :  
UNE PROMENADE IMAGINAIRE DANS LA VIEILLE ROME*

1. Les *Questions romaines* sont un livre étrange. Il est formé par une série de cent treize questions sur les coutumes romaines, qui sont suivies chacune d'une pluralité de réponses souvent contradictoires. Ce type d'ouvrage n'est pas isolé dans la littérature antique. H. J. Rose (*The Roman Questions of Plutarch. A new Translation with Introductory Essays and a Running Commentary*, Oxford 1924 (réimpr. 1975), 49-56), rappelle que la technique d'origine péripatéticienne, qui consistait à donner à une question des réponses et des interprétations multiples et divergentes, était largement répandue chez les antiquaires et les érudits de l'Antiquité. Néanmoins, quelle peut être l'unité d'un livre qui repose sur une simple suite de questions pourvues, chacune, d'un nombre plus ou moins important de réponses ?

En reprenant un dossier exposé avec J. Svenbro, il y a quinze ans à l'École Pratique des Hautes Études, dont les résultats ont été exposés en 1999 à l'Institut Archéologique Allemand de Rome, puis en 2003 au cours d'un séminaire organisé à Rome par le Collegium Beatus Rhenanus, nous avons essayé de prouver que ce livre n'est pas un fichier inachevé, mais un texte cohérent et fini, qui expose de manière très originale un ensemble de traditions et de coutumes célèbres de Rome.

Cet ouvrage était-il, comme le pensait H. Rose, un ensemble de fiches destinées à une œuvre littéraire plus élaborée, ou bien s'agissait-il d'un livre achevé ? Plutarque renvoie à deux reprises dans les *Vies parallèles* aux *Questions romaines*. Dans la *Vie de Romulus* (15, 7), à propos de l'usage qui consiste à diviser les cheveux de la mariée avec une lance, il écrit : « De ceci nous nous sommes occupés plus longuement dans les *Questions* » ; dans la *Vie de Camille* (19, 2), à propos des jours considérés comme néfastes, l'auteur précise que ce sujet est traité avec davantage de soin dans les *Questions romaines*. Dans les deux cas, le problème

est effectivement développé de manière plus détaillée dans les *Questions romaines*. Les deux citations prouvent que pour leur auteur, les *Questions* n'étaient ni un fichier ni une œuvre inachevée. Plutarque cite les *Questions* comme l'un de ses livres, et ce livre semble remplir sa fonction. Il serait absurde de considérer que ces renvois se font à une œuvre incomplète ou à un simple fichier.

Les interprétations présentées par Plutarque dans les *Questions romaines* sont parfaitement identiques à celles qu'il donne dans ses autres livres, et plus généralement à celles que l'on peut trouver dans l'œuvre de tous les autres antiquaires et érudits de son époque. De nombreux éléments utilisés dans les *Questions romaines* reviennent dans les autres traités ou dans les *Vies parallèles*, soit isolés, comme une explication à privilégier, soit en série, comme dans les *Questions*, avec l'indication qu'il s'agit de l'opinion de tel ou tel auteur.

Mes prédécesseurs ont déjà constaté que les diverses questions sont construites suivant un schéma fixe. L'interprétation n'est jamais présentée comme la solution définitive du problème. À la question posée, Plutarque répond en fait par un nombre variable d'autres demandes, dont aucune n'annule l'autre. Les questions-réponses s'opposent ou se juxtaposent comme autant de points de vue exposés par les interlocuteurs d'un débat. Il suffit de comparer les *Questions romaines* avec les *Problèmes de table* pour s'apercevoir que les *Questions romaines* ne sont pas diverses des autres œuvres de Plutarque. Elles sont une formulation originale du même type d'argumentation. La seule différence avec les autres ouvrages réside dans l'absence de mise en scène, de récit ou de description, ceux d'une discussion, par exemple. Cette sobriété n'implique toutefois pas l'absence de tout procédé rhétorique. Au contraire, l'analyse détaillée et la lecture continue de l'ouvrage révèlent qu'il s'agit d'un livre dans lequel l'auteur n'explique que les éléments indispensables de l'argumentation, en laissant implicite tout le reste, notamment la structure du texte. Seul un lecteur averti est en mesure de saisir cet arrière-plan.

2. Comment faut-il lire un tel livre ? S'agit-il d'une texte suivi ? A-t-il une unité ? Les éditeurs du texte ont déjà noté que des liens existaient entre certaines questions, et que quatre thèmes en gros se partageaient l'ouvrage : le rituel, la parenté, les institutions, le calendrier. Dans 53 questions sur 113, ces liens sont manifestes, puisqu'il s'agit en fait de la continuation du même argument. Ainsi les deux premières questions concernent-elles le mariage ; Diane est mentionnée à la fin de la 2<sup>e</sup> question et sert de passerelle vers les deux questions suivantes qui concernent son temple. Les questions 5-9 traitent de la famille, les questions 10 à 14 du culte et des vêtements ; les questions 72 et 73 concernent les augures, les questions 101-104 les enfants, et les cinq dernières le flamme de Jupiter. Ces liens sont évidents. Mais quelques ensembles de questions qui exposent divers aspects du même problème dans un ordre plus ou moins fortuit suffisent-ils pour que l'on puisse parler d'une structure ferme et cohérente ? L'ensemble continuait donc à paraître morcelé. H. Rose (50-51) pensait que cet apparent désordre était un procédé de style destiné à rompre la monotonie de la lecture. J. Boulogne

(Plutarque, *Œuvres morales*, t. 4, « *Étiologies romaines* », Paris (CUF) 2002, 99) considère qu'« apparemment les thèmes se suivent au gré d'associations d'idées très lâches, sans plan général cherchant à procéder à des regroupements », des noyaux sur lesquels sont, ensuite, venues se greffer d'autres considérations selon le libre jeu des associations. Récusant l'explication de Rose, J. Boulogne propose de considérer pour sa part qu'un thème majeur sert de structure générale au traité : le mariage, un thème qui revient périodiquement, aux questions 1-2 ; 29-31, 65, 86-87, 105 et 108. Ce retour régulier du mariage lui paraît constituer le principe structurant de l'œuvre, de même que le mariage joue aux yeux de Plutarque un rôle structurant dans la société romaine.

Les observations de J. Boulogne sont judicieuses, mais elles ne suffisent pas pour expliquer la structure générale de l'œuvre. On ne voit pas pour quelle raison Plutarque ne regrouperait pas mieux les différents thèmes en fonction du mariage. Car les *Questions romaines* ne peuvent pas être réduites à quelques noyaux de deux-trois questions traitant d'un même thème, sur lesquels viendrait se greffer ensuite une foule de digressions. Si les noyaux étaient plus importants ou réapparaissaient toutes les cinq ou dix questions, l'hypothèse serait viable. Mais tel n'est pas le cas. Le mariage est certes important dans l'image que Plutarque veut donner de la société romaine, et J. Boulogne a raison de souligner ce thème parmi d'autres. Mais le mariage ne confère pas une structure d'ensemble à l'ouvrage. Or une structure générale doit exister, même si elle n'est pas explicite, puisque, d'après Plutarque, il s'agit d'un ouvrage achevé. D'ailleurs, plus on lit et relit cet ouvrage, plus on se rend compte qu'il est soigneusement construit dans le détail. Cette conclusion s'impose lorsqu'on étudie systématiquement les transitions et les passerelles entre questions. On peut en effet dire que toutes les questions sont liées. Quels sont les liens qui existent entre les différentes questions ? Ces liens révèlent-ils la structure générale, implicite, de l'ouvrage ?

Un certain nombre de liens sont d'ordre thématique. Prenons des exemples.

Le calendrier sert explicitement de passerelle entre la 34<sup>e</sup> et la 35<sup>e</sup> question. La 34<sup>e</sup> question (272 D) concerne la date des *Parentalia* (fête des morts) annuels, qui tombaient normalement en février, sauf pour Decimus Brutus (le consul de 138 av. J.-C.), qui, d'après Cicéron (*Leg.* 2, 21, 54), les célébrait en décembre. Dans la dernière question-réponse de la question 34, Plutarque se demande, après plusieurs explications, si ce n'est pas simplement une erreur de penser que seul Decimus Brutus célébrait les *Parentalia* en décembre. Et il cite comme argument les libations que les Romains faisaient ce jour-là auprès de la tombe d'Acca Larentia. Or, la 35<sup>e</sup> question est consacrée au mythe d'Acca Larentia. L'argument présenté à la fin de la 34<sup>e</sup> question a donc pour mission de servir de transition vers Acca, car on ne peut pas mettre sur le même plan les rites domestiques funéraires de Decimus Brutus et les *Parentalia* célébrés par les prêtres au cours des *Larentalia*. Faut-il donc considérer cette explication comme une erreur, comme une preuve que Plutarque ne connaissait pas les coutumes romaines ? Nullement. Le rapport artificiel, certes, mais c'est la loi du genre, qu'il établit

entre la tradition familiale de Decimus Brutus et le sacrifice sacerdotal des Larentalia du 23 décembre est moins dû à l'incompétence de Plutarque qu'à sa technique littéraire. Le contexte est tellement clair qu'il ne peut y avoir de doute. Le mois de décembre (« le dixième »), et même Decimus (« le Dixième »), sont en fait évoqués pour introduire Acca Larentia, car le service religieux qui la concernait tombait en décembre. La déviation se produit dans une des questions-réponses précédentes, dans la 34<sup>e</sup>, après une première hypothèse, selon laquelle il était normal que les morts fussent honorés en décembre puisque ce mois était le dernier mois de l'année ancienne. Pour découvrir la technique de Plutarque, il suffit de lire ce qui suit : « Ou bien — comme il s'agit d'honneurs rendus à des dieux d'en bas — est-il conforme à la saison d'honorer les dieux chthoniens, quand tous les fruits de la terre — *karpoi* — sont récoltés ? Ou bien convient-il de se rappeler le plus de ceux d'en bas quand on remue la terre en commençant l'ensemencement ? Ou bien, puisque ce mois a été consacré à Cronos par les Romains, estime-t-on que Cronos appartient aux dieux d'en bas et non à ceux d'en haut ? Ou encore, parce qu'on célèbre alors une très grande fête, celle des Cronia, et que celle-ci passe pour compter le plus de banquets communs et de réjouissances, a-t-il paru correct d'en attribuer en quelque sorte les prémices aux défunts ? » Enfin, la dernière proposition consiste à tout annuler, comme par un clin d'œil, et à envisager que tout le problème repose sur une erreur. Regardons cette séquence de plus près.

Au début, Plutarque évoque les *karpoi*, en latin *sata*, ensuite le *spóros*, le temps des semailles, en latin *satio*. De là on passe à Saturne, dont les érudits romains dérivent le nom *a sationibus* (voir Festus p. 432 L). Cet enchaînement implicite *sata*>*satio*>*Saturnus*, qui n'a aucun sens en grec, montre d'abord que Plutarque n'ignorait pas le latin, comme on a eu tendance à le prétendre, et fournit ensuite la preuve qu'il savait utiliser avec habileté le calendrier romain. La question parle du mois de décembre. Or, le 12 décembre, on célébrait à partir d'Auguste l'anniversaire du temple de Consus *in Aventino*, c'est-à-dire du dieu des récoltes (*sata*) déposées dans les réserves. On peut présumer que Plutarque dérive l'argument de la fin des récoltes et des travaux agricoles de ces données calendaires, tout comme il passe ensuite aux semailles (*sationes*) et aux labours en relation avec l'anniversaire du temple de Tellus, qui tombe le 13 décembre. Enfin, toujours en suivant le calendrier, la fête consécutive était celle des Saturnales, qui commençait le 17 et s'achevait le 23 décembre, jour des Larentalia. Autrement dit, la question est construite sur une double structure, étymologique d'une part, calendaire de l'autre, pour conduire vers Acca Larentia. D'autres groupes de questions se fondent également sur des séquences de fêtes, dans les questions 45 à 48 (Vinalia du 19 août, Volcanalia du 23 août, Consualia du 21 août) et les questions 55-56 (Quinquatrus minuscularum du 11 janvier [sic], et Carmentalia du 15 janvier).

Un autre lien thématique est constitué par l'utilisation d'une même source. La question 4 des *Problèmes de table*, par exemple, s'attache à deux coutumes, celle de ne pas laisser vide la table, et celle de ne pas éteindre les lampes. La

question 75 des *Questions romaines* traite uniquement de la lampe. Or, un peu plus haut, la question 64 traitait de la coutume de ne pas laisser emporter la table vide et en donne les trois explications fournies également dans les *Problèmes de Table*. La question 65 concerne la coutume d'éteindre la lampe pendant la nuit de noces. Suivant ma reconstruction de la séquence des questions, la question 66 traite du cirque Flaminius, et dépend apparemment d'une autre logique. Mais il n'est pas impossible que sous-jacente à toute cette séquence se trouve une source traitant des sacerdoces anciens. Car les questions 62 et 63 sont consacrées aux féciaux et au *rex sacrorum*, la 67<sup>e</sup> aux licteurs, et la 68<sup>e</sup> aux luperques : je propose de considérer que la 66<sup>e</sup> question est, elle aussi, en relation avec ce contexte sacerdotal, par l'association linguistique flamines-Flaminius, et que la 67<sup>e</sup> concerne en fait les *flaminii lictores*. Quoi qu'il en soit, la 68<sup>e</sup> question introduit une digression sur le Septimontium (69), les chars (70) et les bœufs de trait (71), avant de revenir, à la 72<sup>e</sup> question aux lampes et aux augures. La 73<sup>e</sup> question porte sur les imperfections physiques dont les augures doivent être exempts, et la 74<sup>e</sup> sur la *Fortuna brevis*, et ce qu'on peut appeler la macule sociale du roi Servius Tullius, avant de revenir à la lampe dans la question 74. On peut donc conclure que la séquence des questions 62 à 75 est fondée sur une même source, malheureusement inconnue, qui examinait peut-être les règles imposées au flamine de Jupiter et aux autres prêtres du même genre.

Ces considérations nous permettent de conclure que les *Questions romaines* se présentent comme un livre composé avec le même soin que les autres traités ou dialogues de Plutarque. Les questions ne sont pas un ensemble désorganisé de fiches, il existe entre elles une série de liens thématiques, fortuits ou non, dérivant d'une source ou non, qui introduisent des digressions et plus généralement la suite du raisonnement.

3. Les *Questions* comportent un certain nombre de digressions. Revenons à la question 75. Le thème de la lampe et de la lumière permet l'ouverture d'une parenthèse sur les lunules que les aristocrates portaient sur leurs chaussures et les interprétations qui se réfèrent au soleil et à la lune. Cette digression continue dans la question 76, dans laquelle Plutarque demande pourquoi l'année appartient à Jupiter et le mois à Junon. La réponse donnée se réfère au soleil et à la lune. Après cette digression, Plutarque revient aux augures, déjà présents dans les questions 72 et 73. On a déjà cité la digression qui met en scène, à la question 67, les licteurs et cite Romulus. C'est vraisemblablement ce dernier qui conduit, chez Plutarque ou dans la source sous-jacente à toute cette séquence, aux luperques qui courent à travers la ville. Le contexte archaïque et l'absence de déplacements durant la fête du Septimontium qui constituent l'objet de la question 69, font écho à la course des luperques. Les chars et les animaux de trait immobilisés fournissent encore la matière des questions 70 et 71, avant que Plutarque ne conclue la digression. Il est difficile de dénier à cette architecture la cohérence et le raffinement.

Nous avons vu que les liens entre questions peuvent être fortuits, et reprendre n'importe quel élément de la question précédente, de la même manière que les exégèses des antiquaires font flèche de tout bois. Il ne s'agit toutefois jamais de sauts du coq à l'âne, mais toujours d'une référence à un élément de la discussion. Pour donner encore quelques exemples de ce type de lien, examinons la question 51, portant sur les chiens des Lares *praestites*, chiens qui reviendront presque sans raison dans la question 52 sur Genita Mana. Ou bien la question 85, qui concerne le statut des matrones romaines, en relation avec la guerre contre les Sabins. Ce thème conduit à la question 86, portant sur l'interdiction de se marier en mai, et à la question 87, qui évoque la coutume de séparer les cheveux des mariées avec une pointe de lance. La question suivante qui demande pourquoi le budget des jeux s'appelle *lucar* n'est apparemment pas liée à la précédente. À y regarder de plus près, on saisit toutefois l'élément qui a déclenché, en quelque sorte, la question sur le *lucar*. À la question 85, on en était aux matrones et au mariage. Après une courte digression sur le mariage et la tenue de la mariée, Plutarque revient en fait au thème du mariage dont traite cette série de questions, et choisit le thème des Sabines pour continuer : l'origine des matrones romaines correspond en fait à l'histoire des Sabines, à leur enlèvement ; or comme celui-ci s'était produit au cirque, le lien avec le *lucar* (« budget des jeux ») était possible. Et tout Romain un tant soit peu cultivé était capable de saisir ce lien.

C'est de cette manière, sur un arrière-plan constitué par toutes les spéculations possibles, que Plutarque a construit son texte.

4. L'originalité des *Questions romaines* réside dans la suppression de toutes les articulations conduisant d'un argument au suivant. Plutarque donne uniquement les éléments de l'argumentation, en laissant la plupart du temps le référent dans l'ombre. Mais les exemples de liens thématiques, que nous venons de donner prouvent que des articulations existent à l'arrière-plan des *Questions*. Elles étaient perceptibles à tous ceux qui connaissaient un peu de linguistique, de religion et de mythologie romaines, et qui n'étaient pas étrangers aux principales institutions des Romains.

Mais des liens qui organisent quelques ensembles de questions ne suffisent pas pour conférer une structure à l'ouvrage entier. Nos recherches ont prouvé que derrière les *Questions romaines* existe un élément structurant plus systématique et plus surprenant encore que les précédents. Il s'agit de la topographie de Rome. Si nous lisons ce livre en lecture continue en nous plaçant devant une carte de la Rome antique, nous nous rendons compte que Plutarque promène son lecteur d'un lieu à l'autre, dans l'espace limité des grands centres civiques anciens de Rome. Les *Questions romaines* sont construites autour des monuments du vieux centre de Rome. Voici quelques exemples pour illustrer le procédé que nous avons démontré de manière détaillée et exhaustive pendant le cours.

Admettons donc que le lien implicite entre questions soit d'ordre topographique. Les deux premières questions concernent le mariage. À première

vue, elles ne contiennent aucune référence topographique. Mais à la fin de la deuxième question, Plutarque évoque Diane, qui intervient également dans les questions 3 et 4. Dans ces questions, le contexte topographique est explicite puisqu'il s'agit du temple de Diane sur l'Aventin. Cette constatation faite, on peut formuler une hypothèse sur le point de départ des questions. Si dans les questions 3 et 4 nous nous trouvons sur l'Aventin, les questions sur le mariage peuvent se placer au Grand cirque, au pied de l'Aventin. Le point de départ est bien choisi, car c'est là que se situe l'origine des épouses romaines, ou du moins des traditions mythologiques qui les concernent. Nous venons de mentionner le complexe des questions 85 et suivantes, dans lesquelles le lien épouses — Sabines est explicite, et appelle une digression sur le budget des jeux : un Romain éduqué faisait le lien entre tous ces éléments et pensait au rapt des Sabines, au Grand cirque, au mariage, aux épouses et aux droits des matrones. Les relations de Diana Lucina avec les matrones et l'enfantement, ainsi que le problème débattu au départ du livre, le mariage, produisent la digression contenue dans les questions 5 à 10, qui portent sur la renaissance de ceux qu'on a crus morts, ainsi que sur les rapports entre épouse et mari, épouse et parents, gendre et beau-père. Le passage à la dixième question, qui concerne l'usage de sacrifier la tête couverte est plus difficile à comprendre. Il est possible que la transition soit opérée par les relations du mariage avec le symbolisme du voile et du tissu, ou bien par les signes de respect des épouses à l'égard de leurs maris revenant de la campagne ou d'un voyage (question 9), ou encore plus généralement, par la *pietas*, c'est-à-dire les relations correctes entre parents. La dixième question, en tout cas, qui examine les sacrifices effectués la tête voilée, engage un déplacement qu'on ne comprend qu'à la question suivante : elle peut être considérée comme une transition thématique vers la 11<sup>e</sup> question, qui concerne les sacrifices effectués la tête voilée à Saturne, dont le temple est situé au Forum romain. Pour expliquer ces déplacements, on peut proposer de considérer que l'auteur ou le lecteur sont censés se trouver à l'angle du grand-cirque et du vicus Tuscus. Dans un premier temps, ils regardent vers l'ouest, vers le Grand cirque, puis le regard se lève vers le temple de Diane sur l'Aventin. Ensuite, ils se retournent et voient le temple de Saturne, ou bien l'aperçoivent après avoir fait quelques dizaines de mètres dans le vicus Tuscus.

Après deux questions sur Saturne (11 et 12), la 13<sup>e</sup> évoque les sacrifices offerts la tête découverte à Honos, alors que la 14<sup>e</sup> concerne la même pratique dans le contexte funéraire. On pourrait songer ici à un lien thématique puisque Honos et Virtus avaient des temples à la porte Capène, au-delà de laquelle commencent les nécropoles de la via Appia. En fait, il existait un temple de Honos et Virtus au Forum, du côté du sanctuaire de Vesta ou du Capitole, selon la tradition suivie. C'est donc l'évocation des rites funéraires seule qui constitue une annexe thématique. La progression continue. La 15<sup>e</sup> question s'arrête aux Terminalia, ce qui nous conduit au Capitole, vers lequel l'auteur ou le lecteur lèvent les yeux à partir de l'angle du Forum, avant de se retourner et de descendre le vicus

*iugarius* vers le temple de Mater Matuta (q. 16 et 17), où ils contemplent ou atteignent le sanctuaire d'Hercule (18). Et jusqu'à la 37<sup>e</sup> question, le lecteur ne quitte plus cette zone. Et ainsi de suite.

5. Après en avoir fait la démonstration complète et détaillée, en lisant et en commentant l'intégralité de l'ouvrage, nous avons conclu que les *Questions romaines* sont un livre construit avec grand soin, et dont le plan est articulé par des transitions variables. Tantôt le plan des questions suit celui d'une source, tantôt les digressions s'organisent autour d'un élément cité dans le débat. Mais apparemment, c'est la topographie romaine qui confère au texte sa structure principale. Nous avons acquis la conviction qu'en composant son ouvrage, Plutarque avait devant les yeux les grands lieux civiques romains ; le Cirque, l'Aventin, le Forum boarium, la zone du cirque Flaminius, la via triumphalis, le Capitole et le vieux Forum. On ne sort pratiquement jamais de ces lieux qui servent à tour de rôle de décor. Et il ne s'agit pas d'un mouvement en zigzag entre les quartiers de la Ville. S'il en était ainsi, il faudrait abandonner cette hypothèse. Il s'agit plutôt d'une succession de lieux voisins, qui articulent des groupes entiers de questions. Le lecteur ou les protagonistes de ce dialogue au degré zéro se trouvent à chaque fois en un lieu déterminé, embrassent les environs du regard et associent tel monument à tel problème à discuter.

D'après les observations que nous avons faites, les questions se développent au maximum autour de dix lieux et de six stations. Elles débutent à l'angle du Grand cirque et du vicus Tuscus, avec un coup d'œil vers l'ouest (station 1, Fig. 1), continuent avec le regard tourné vers le nord (le Capitole) pendant que le lecteur est censé remonter le vicus Tuscus, pour atteindre le Forum (10-15, station 2). Plusieurs questions plus tard, le lecteur descend par le vicus iugarius vers l'angle nord-ouest du Capitole, près de la Porta Carmentalis, où il s'arrête longuement (16-39, station 3), en déambulant ou en promenant ses yeux entre ce point et l'orée du Forum des bœufs. Il reprend ensuite le vicus iugarius jusqu'au Forum (station 2), d'où il revient quelque vingt questions plus tard (40-55) à la Porta Carmentalis (station 3). De là, il peut envisager ou apercevoir en faisant quelques pas le cirque Flaminius, le Lupercal, le Forum romain, la zone du Forum boarium et le Grand cirque (56-90). À partir de ce point, le lecteur est censé monter au Capitole, par l'escalier qui rejoignait l'angle nord-ouest de celui-ci (station 4). D'en haut sont évoquées des questions relatives à ce site, mais aussi, moyennant quelques coups d'œil à l'entour, vers l'Île Tibérine, le Forum Holitorium et l'Aventin (91-115).

Les recoupements multiples et répétés prouvent qu'une structure topographique articule l'ensemble des questions avec leurs digressions thématiques. Quelle que soit la position précise du lecteur, ce dernier se promène physiquement ou par le regard entre le Forum Boarium, le Capitole et le Forum romain, et examine des « questions » au fur et à mesure qu'il longe ou aperçoit des monuments célèbres.

Un aspect étonnant des *Questions romaines* ne doit pas être oublié : leur caractère restreint, qu'il s'agisse de la zone topographique parcourue ou des sujets





(« Romulus-Bilder : Die Begründung der Republik im Mythos », dans Fr. Graf (éd.), *Mythos in mythenloser Gesellschaft*. Augusta Rauricum Colloquium 3, Stuttgart-Leipzig, 1993, 88-108) l'a noté. Les *Questions* parcourent en fait les lieux les plus anciens de Rome, les lieux qui ont vu les gestes d'Énée, de Romulus, de Numa ou de Servius Tullius. Les *Questions romaines* sont, littéralement, les *Questions* sur Rome, sur une certaine Rome.

6. Trois problèmes continuent toutefois à se poser, celui de la nature du cheminement, celui de l'originalité et celui de la signification de cette démarche.

— La nature du cheminement. Trois possibilités se présentent pour reconstruire le cheminement. Nous pouvons supposer que l'auteur fait circuler le lecteur de monument en monument. Il peut aussi lui faire faire des stations prolongées en plusieurs points privilégiés, d'où il peut apercevoir et deviner un certain nombre de monuments sans se déplacer. Enfin, troisième solution, on peut supposer que l'auteur place son lecteur sur un lieu élevé. Plutarque et ses interlocuteurs pourraient deviser sur les coutumes et institutions anciennes des Romains en déambulant le long du côté ouest de l'aire capitoline, là où elle n'était pas barrée par la masse du temple de Jupiter, ou alors sur la terrasse septentrionale du Palatin. Et à mesure qu'ils avancent, divers lieux se présentent à leurs pieds qui déclenchent telle ou telle question : devant eux le cirque, le Forum boarium, l'Aventin, le Forum holitorium, à gauche, le Forum romain, derrière eux, le Capitole et la citadelle.

Quelle solution retenir ? Nous aurions tendance à exclure la première hypothèse, car il est inutile de faire courir les lecteurs d'un monument à l'autre, même dans leur imagination. Cette solution serait à choisir si Plutarque ne faisait faire qu'un parcours unique à son lecteur, du Grand cirque jusqu'au Capitole en passant par le Forum romain et le Forum boarium. Mais tel n'est pas le cas. Restent les deux autres possibilités. Dans la deuxième éventualité, l'auteur envisagerait les monuments à partir de quelques points de vue privilégiés pour les exploiter successivement selon un ordre donné, en se tournant dans diverses directions. Un déplacement plus limité dans un espace comme la terrasse sud-ouest du Capitole, ou la terrasse nord-ouest du Palatin, peut toutefois rendre le même service. Laquelle de ces solutions choisir ? Il n'est sans doute pas nécessaire d'effectuer un choix entre ces possibilités. L'espace parcouru physiquement entre les stations est très réduit. Ce n'est pas une grande fatigue que de se promener entre le Grand-cirque et le Forum romain, en passant par le Forum Boarium pour aboutir au Capitole. La promenade sur le Capitole ou le Palatin est évidemment tout aussi aisée à faire. Il est d'ailleurs possible que Plutarque ait envisagé les deux possibilités ; on aura noté que les *Questions* s'achèvent de toutes façons sur le Capitole et impliquent à ce moment des regards alentour. Pour être en mesure d'apprécier ces conclusions, il faut examiner les autres aspects du problème.

— Quelle est l'originalité de cette exposition d'un ensemble de coutumes romaines par rapport à la topographie urbaine, et pourquoi Plutarque l'a-t-il choisie ? L'originalité des *Questions romaines* consiste dans le fait que d'un côté elles sont très soigneusement construites, avec des transitions entre questions qui sont clairement décelables, mais que de l'autre, elles ne possèdent pas d'autre structure générale que celle que nous avons mise au jour pendant le cours. En un mot donc : est-ce que cette hypothèse est le fruit d'une illusion et de la surinterprétation de quelques coïncidences, ou bien révèle-t-elle une technique de structuration littéraire attestée ailleurs dans le monde antique ? Les *Questions romaines* de Plutarque vues comme une promenade imaginaire s'inscrivent-elles dans une tradition, ou bien sont-elles isolées ?

Nous pouvons d'abord nous demander si Plutarque lui-même a utilisé le thème de la promenade dans d'autres traités, à commencer par les *Questions grecques*.

Jusqu'à présent, personne n'a réussi à comprendre la logique interne des *Questions grecques*. J. Boulogne (*Étiologies grecques*, 182-4) note que, contrairement aux *Questions romaines*, les *Questions grecques* concernent beaucoup moins le passé que le présent, ce qui constitue une différence nette avec les *Questions romaines*. D'autre part, il constate le grand morcellement du monde grec décrit, et propose que cet éparpillement soit « par défaut, une sorte de principe organisateur ». Enfin, même si les *Questions grecques* ne sont pas rapprochées des *Questions romaines* dans le Catalogue de Lamprias, il est possible, selon J. Boulogne, que ces deux traités devaient représenter, « une sorte de diptyque ethnographique en puissance, au second volet inachevé, et probablement inspiré par une stratégie idéologique de médiation culturelle cherchant à mieux faire prendre conscience à des étrangers, mais également aux Grecs eux-mêmes, face à l'unité romaine, de la grande diversité hellénique ». C'est une idée astucieuse. Mais comment être certain que les *Questions grecques* étaient inachevées ? Pascal Payen quant à lui (« Rhétorique et géographie dans les *Questions romaines* et *Questions grecques* de Plutarque », dans *Plutarque : Grecs et Romains en Questions*, Entretiens d'Archéologie et d'Histoire 4, Saint-Bertrand-de-Comminges, 39-73) relève des choix analogues dans les deux séries de questions, en ce qu'elles ne considèrent que l'histoire ancienne des deux mondes, celle qui est antérieure au V<sup>e</sup> s. Il voit dans les *Questions grecques* un complément aux *Questions romaines*, qui permet de comprendre l'intime liaison entre Rome et la Grèce, ainsi que l'antériorité de cette dernière. « Les Grecs de Plutarque, conclut-il, sont à la fois les Modernes et les Anciens. Entre eux, indispensables médiateurs, les Romains, par qui s'opère la continuité, parce qu'ils font sans cesse le voyage de Grèce pour comprendre leurs propres coutumes et parce que les Grecs, dans le cheminement des deux questionnaires, finissent par entreprendre le voyage de Rome. ... en somme, les questions comme forme accomplie du voyage ». L'hypothèse est séduisante, même si elle ne constitue pas la seule solution du problème.

Les *Questions grecques* ne pourront donc pas répondre à notre demande. En revanche, d'autres œuvres de Plutarque offrent des parallèles à la démarche des *Questions romaines*. Dans certaines œuvres, l'auteur construit en effet d'abord un contexte spatial et temporel dans lequel il met en scène ses discussions. Souvent, comme chez Platon, il s'agit d'un endroit donné, où un groupe de personnes discutent d'un problème. Dans les *Problèmes de Banquet*, Plutarque met en scène des banquets, au cours desquels un groupe d'amis discute sur des questions diverses, comme celles de la coutume concernant la table et la lampe. Dans le *Traité sur le E de Delphes* 1, il se borne à raconter que, quand ses fils et quelques étrangers qui étaient sur le point de quitter Delphes lui reposèrent la question (du E), il les avait fait s'asseoir le long du temple d'Apollon avant d'amorcer la discussion dans un cadre topographique qui était en rapport avec le sujet. Un parcours plus long est mis en scène au début du traité *Sur la disparition des oracles*.

Ces exemples prouvent que Plutarque n'ignorait pas du tout l'organisation topographique d'un ouvrage littéraire ou philosophique. Les traités des *Dialogues pythiques* procèdent bien ainsi, et généralement de façon explicite. Mais dans certains cas, le lien avec le lieu n'est pas explicite, comme au début du traité *Sur la disparition des oracles*, quand les personnes qui débattent remontent la Voie sacrée de Delphes. De la même manière, dans les *Questions romaines*, les lieux déclenchent des discussions sur des sujets variés, parfois sur ce que le locuteur a sous les yeux, parfois sur un sujet apparenté. Autrement dit, nous pouvons considérer qu'il n'y a rien d'incongru à supposer que Plutarque utilise la même méthode dans les *Questions romaines*.

Cette technique rhétorique est en outre bien attestée chez d'autres auteurs. Prenons brièvement l'exemple du Périégète par excellence. Si nous parcourons dans l'ouvrage de Pausanias la ville d'Athènes sous l'Empire romain, nous retrouvons la technique utilisée par Plutarque dans les *Dialogues pythiques*. Le promeneur avance à travers la ville, s'arrête en certains points, regarde à gauche et à droite, fait des allers-retours, et se livre à de longues digressions en fonction des monuments qu'il côtoie. Et les monuments choisis sont le plus souvent l'occasion de longues dissertations sur des sujets particuliers : les Galates, Thésée, Pyrrhus le roi d'Épire, Attale de Pergame, comme chez Plutarque, « au gré d'une association d'idées, d'une inscription lue sur la base d'une statue que l'on n'a même pas nommée », comme le constate J. Pouilloux (Pausanias, *Description de l'Attique*, Paris 1972, 12). Le parcours n'est pas non plus rectiligne. Par exemple, quand il est arrivé au bouleutèrion, le portrait du thesmothète qui avait empêché l'invasion des Galates sert de point de départ d'une longue digression sur les Galates. On attendrait plutôt un discours sur le bouleutèrion, ou le Mètron ! Un peu plus loin, la tholos et les éponymes anciens mènent à une longue dissertation sur les éponymes récents, comme Attale et Ptolémée, mais aussi les rois d'Égypte et le roi Pyrrhos. Il est vrai que ces digressions sont développées pendant que le visiteur aperçoit et longe le portique d'Attale. Et ainsi de suite. À chaque fois,

Pausanias décrit des monuments, disparus ou non, et des mythes. Ce qui nous intéresse plus particulièrement est que son lecteur est supposé apercevoir tous ces monuments comme s'il se trouvait à chaque fois devant eux sans qu'il soit question des édifices qui en barrent éventuellement la vue. Par exemple quand il est question du Lycée, ou du temple d'Hercule Kynosarge. Nous retrouvons donc un problème qu'on peut manquer de poser à propos des *Questions romaines*. Et comme Plutarque, Pausanias garde un silence presque complet sur l'histoire et les monuments du milieu du II<sup>e</sup> s. de n. è. D. Knoepfler (« Sur une interprétation historique de Pausanias dans sa description du *Démotion Sêma* athénien », dans J. Bingen (éd.), *Pausanias historien*, Entretiens sur l'Antiquité classique t. 41, Genève 1996, 269-267) et S. Alcock (« Landscapes of Memory and the Authority of Pausanias », dans Bingen, *Pausanias historien*, 241-267) notent, entre autres, le choix surprenant, parfois artificiel, des monuments commentés, que l'on peut rapprocher des choix de Plutarque dans les *Questions romaines*. À Athènes, notamment, S. Alcock a essayé de montrer que les monuments retenus permettent surtout de célébrer l'héroïsme des Grecs dans les guerres contre les Perses, peut-être pour souligner l'identité grecque et exprimer une résistance nuancée aux Romains. On pourrait dire, de manière analogue, que Plutarque organise ses choix de manière à évoquer uniquement les institutions vénérables et pittoresques de Rome, qui sont enracinées dans le trapèze situé entre le Forum boarium, le Capitole et le Forum romain, et qui lui permettent de mettre en scène l'excellence morale des Romains. De ce tableau il exclut ce qui est clairement dépassé, ou de son point de vue en décadence : le système des assemblées, et ce qui peut prêter le flanc à la critique, notamment à l'époque ou après la chute du tyran Domitien. Autrement dit tout ce qui se réfère aux lieux créés par l'Empire. Et ainsi que Denis Knoepfler l'a souligné, l'œuvre de Pausanias doit moins être comprise comme un guide de voyage, un Baedeker, que comme un guide pour « lecteurs en chambre, mais désireux de faire un jour le voyage de Grèce avec tout le bagage culturel que requerrait un tel retour aux sources de l'hellénisme ». Cela peut s'appliquer évidemment aussi, en sens inverse, aux *Questions romaines* de Plutarque.

Il apparaît donc clairement que les *Questions romaines* ne sont pas un texte isolé. Plutarque lui-même, dans d'autres textes, ou alors Pausanias organisent leurs périégèses d'une manière analogue. Ce qui demeure exceptionnel dans les *Questions romaines*, c'est que Plutarque n'y fasse presque jamais allusion aux monuments qui déclenchent les questions. Les autres auteurs se dispensent à l'occasion de mentionner les monuments qui suscitent une discussion, mais ils ébauchent toujours brièvement le cadre.

Cette technique est également connue dans les milieux philosophiques. Sans remonter jusqu'à Platon lui-même, nous pouvons renvoyer aux *Prologomènes anonymes à la philosophie de Platon* 16, 43-50, qui décrivent les aspects formels des dialogues platoniciens, en insistant sur l'importance de leur contexte spatio-temporel. D'autre part, la promenade comme cadre d'une discussion érudite ou

comme cadre d'un enseignement est elle-même traditionnelle, du moins après Platon. Cet exercice était surtout diffusé dans l'Académie, dont dérive également la technique des problèmes et des questions. Enfin, il convient de ne pas oublier le thème traditionnel de la promenade à travers Rome : celle d'Énée, chez Virgile, qui, au livre 8 de l'Énéide (vers 337 et suiv.), va du Forum boarium par la future Porte Carmentale, d'où il se fait montrer le Lupercal, la roche Tarpéienne et le Capitole, vers la zone du Forum. Ce chemin, nous l'avons pris trois fois dans les *Questions*.

Le principe d'organisation des *Questions romaines* dépasse toutefois le cadre du dialogue philosophique. À l'état explicite ou implicite, nous le découvrons aussi chez des historiens romains, par exemple chez Tite Live. Dans son ouvrage sur *Livy's Written Rome* (Ann Arbor 1997), M. Jaeger démontre que Tite Live présente l'histoire romaine comme une histoire de l'espace et de la mémoire, en tant que les monuments sont appelés à conserver cette mémoire, et à la matérialiser. Il peut être intéressant pour nous de relever que deux des lieux étudiés par M. Jaeger : celui qui concernent les Sabines, et celui qui est lié à Manlius Capitolinus, jouent un rôle dans les *Questions romaines*. On constate que les lieux et sujets de mémoire ne sont pas nombreux ; alors que Plutarque se réfère aux Sabins avant tout dans le Grand cirque, Tite Live préfère le Comitium. Il choisit le lieu de la bataille et de la réconciliation, aboutissant à la naissance de la cité et du politique, Plutarque privilégie la fondation physique du peuple romain, le mariage avec les Sabines, qui contribue à sa manière à la naissance de la cité. M. Jaeger conclut que dans le premier livre de l'Histoire romaine de Tite Live, les collines, le fleuve, les plaines de la ville imposent leur propre forme au récit des événements, alors même que le récit remplit le paysage de sens. La narration produit une topographie schématique qui est d'autant plus remplie de sens qu'elle est abstraite. Et bien entendu, comme la Rome de Plutarque, celle de Tite Live ne contient pas tous les monuments et lieux significatifs de la ville réelle. C'est aux lieux qui lui semblent importants qu'il se réfère. Alors que des événements historiques isolés résident dans des monuments spécifiques, des enchaînements conceptuels se constituent si l'on se déplace dans le paysage d'un monument à l'autre. Pour se rappeler un ensemble d'événements, il faut se rappeler la manière correcte de se déplacer dans ce paysage de mémoire. Cette vision de la ville comme une trame conceptuelle cohérente implique qu'elle est vue d'en haut ou de l'extérieur, du point de vue du cartographe en quelque sorte, de la même manière que la perception d'événements en tant qu'ils forment une trame cohérente implique l'adoption de l'objectivité d'un narrateur omniscient. Et comme l'écrit A. Vasaly (*Representations : Images of the World in Ciceronian Oratory*, Berkeley, Los Angeles, 1993, 257), la dépendance constante du visuel et du concret était l'une des portes des Romains vers le monde des idées. L'histoire structurale de Rome est inscrite dans ces lieux, comme en autant de lieux de mémoire, monumentaux ou rituels. C'est une histoire monumentale, suivant la formule de Mary Jaeger. Les *Questions romaines* sont littéralement, les *Questions* sur Rome, sur une certaine Rome.

Nous pouvons donc considérer que les *Questions romaines* s'inscrivent dans une lignée de textes qui fonctionnent de la manière qui vient d'être décrite. Reste une dernière question : pourquoi ce plan demeure-t-il implicite ? Les livres cités nous permettent d'exclure que l'ordre topographique des *Questions* soit dû au hasard. D'ailleurs, si l'on récuse la structure topographique du livre, beaucoup de questions perdent tout lien avec les questions suivantes. Mais puisque les liens thématiques entre beaucoup de questions sont évidents, et que les enchaînements entre les questions sont très soignés, il serait surprenant que dans un livre aussi court et aussi bien composé, l'exposition générale puisse être désorganisée au point d'introduire plusieurs fois des répétitions. Sans cette référence topographique, Plutarque aurait à notre avis organisé différemment le plan de l'ouvrage. Et conformément aux conclusions de A. Vasaly sur Cicéron, et de M. Jaeger sur Tite Live, c'est précisément un paysage de mémoire qu'on attendrait derrière ce texte. Si J. Boulogne a raison d'imaginer un ensemble plus large, un diptyque, opposant les *Questions romaines* et les *Questions grecques* et peut-être les *Questions barbares*, comme l'unité cohérente et fondée en raison à l'éparpillement et au désordre, on comprend la force que pouvait revêtir ce paysage urbain exposant en quelques dizaines de mètres les institutions et les coutumes les plus vénérables des Romains, face aux mille cités grecques et à l'agitation désordonnée du monde barbare.

7. Mais même si on nous concède que l'enchaînement principal qui a orchestré la composition des *Questions romaines* est topographique, le problème posé par ce livre étrange n'est pas encore résolu. Car on ignore toujours pourquoi Plutarque a mis en scène dans ses *Questions* le paysage urbain sans le dire explicitement. Il aurait très bien pu, comme Pausanias, organiser une visite des vieux centres et y développer ses questions. Et cette interrogation est liée à une deuxième question : pour qui Plutarque écrit-il un livre comme celui-ci ?

Deux types de réponses sont possibles, suivant le public auquel Plutarque destinait son livre. Quel est ce public ? J. Boulogne (*ANRW ...*, 4699, note 108) se fonde sur plusieurs détails pour considérer que le livre s'adressait au public grec : transcription de titres, de mots latins, pour les expliquer, gloses, ou références à la communauté grecque par l'emploi du pronom personnel de la première personne du pluriel. Ces références pourraient évidemment appartenir au genre de l'érudition grecque décrivant Rome, notamment pour des chevaliers et des sénateurs d'origine grecque, mais romains, et pour leurs enfants. En tout cas, si Plutarque écrit pour un public hellénophone, résidant ailleurs qu'à Rome, il faut imaginer que ses lecteurs disposaient d'un moyen pour comprendre les allusions topographiques des *Questions romaines*. Si l'œuvre était offerte, au contraire, à un Romain d'« Occident » comme Mestrius Florus, qui aimait, d'après Plutarque, les vieilles coutumes, celui-ci et ses semblables pouvaient facilement retrouver derrière les *Questions romaines* les monuments de Rome qui étaient en cause. La recherche des points de référence ou la compréhension du lien topographique entre les questions seraient même autant de clins d'œil de la part

de l'auteur à son public érudit. Ce jeu littéraire pourrait même être très raffiné. Imaginons que Plutarque ait situé le lecteur éventuel de son œuvre au Palatin, autrement dit, imaginons que celui-ci soit l'empereur lui-même. C'était évidemment lui rendre un hommage raffiné que de décrire les vieilles coutumes romaines à partir des monuments que l'Empereur pouvait apercevoir de sa maison. Mais on se demande alors pourquoi Plutarque n'a pas signalé cette relation à l'empereur ou à Mestrius Florus, par une dédicace ? Et pourquoi évite-t-il soigneusement toute allusion à l'œuvre des empereurs ?

Il existe une deuxième manière d'imaginer l'objectif de l'ouvrage. Puisque l'œuvre appartient à l'époque tardive de l'activité de Plutarque, quand il vivait à Chéronée, on pourrait également établir un rapport entre l'exposé des opinions possibles sur les coutumes romaines les plus importantes, et les jeunes gens qui venaient s'instruire auprès de lui, ces élèves dont il est question par exemple dans les *Dialogues pythiques*. Dans ce cas, la disposition topographique des thèmes pourrait servir de moyen mnémotechnique pour apprendre et pour se rappeler les données exposées dans les *Questions romaines*. Ces lieux et ces monuments fameux, connus des élites de l'empire, formaient des lieux de mémoire, des *landscapes of memory*, suivant l'expression de S. Alcock, qui rappelaient immédiatement des histoires et des institutions.

On peut en effet évoquer à propos de cet ouvrage la mnémotechnique, l'art de la mémoire, telle que les sources antiques la décrivent. Le sujet est bien connu (Fr. Yates, *The Art of Memory*, London 1966 [trad. fr. 1975] ; H. Blum, *Die antike Mnemotechnik*, Spudasmata vol. 15, Hildesheim - New York 1969 ; A. Rouveret, *Histoire et imaginaire de la peinture ancienne (V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) - I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.*), BEFAR vol. 274, Rome 1989, 303-379). Cette mémoire artificielle servait entre autres aux orateurs pour mémoriser des discours souvent étendus.

L'art de la mémoire privilégie la vue pour enregistrer les choses. Comme l'écrit Fr. Yates à propos de Cicéron, « il parcourait les bâtiments de la Rome antique, voyant les lieux, voyant les images emmagasinées dans les lieux, avec une vision intérieure perçante qui lui faisait venir immédiatement aux lèvres les idées et les mots de son discours ». Dans cette mise en série visuelle, les lieux jouent évidemment un rôle central. La condition essentielle est que ces lieux forment une série, comme l'écrit encore Yates, et on doit se les rappeler dans l'ordre, de façon à pouvoir commencer à partir de n'importe que *locus* dans la série et avancer ou reculer à partir de lui (19). Cicéron (*De l'orateur*, 2, 87, 358) demande des bâtiments nombreux, remarquables, bien délimités, différents, relativement grands et distants les uns des autres. Il évoque pour cela des bâtiments et des parties de bâtiments, et les place, dans un autre passage, dans une même *regio*, un même quartier. Même si la technique consiste à créer des images mentales, comme Aristote (*De l'âme* 432 a, 17 ; 431 b, 2 ; 432 a, 9) le précise, il est évident qu'il ne s'agit pas seulement d'inventions, de lieux inventés ou purement mentaux. Tous ces auteurs pensent aussi à des lieux réels. Au début du cinquième livre *Des fins des biens et des maux*, qui débute dans une villa



de Cumès, continue dans celle de Tusculum avant de s'achever, au V<sup>e</sup> livre, à Athènes, Cicéron évoque les lieux de mémoire d'Athènes, dans les jardins de l'Académie où se rendent les interlocuteurs du dialogue pour débattre, et l'un d'eux souligne que « dans certains lieux réside une telle puissance évocatrice de souvenirs, que ce n'est pas sans raison que l'on en a déduit l'art de la mémoire ». Pareillement le professeur de rhétorique Quintilien (*Art oratoire* 11, 2, 21) écrit à propos de la mémoire artificielle que ce qu'il a dit précédemment « sur la maison, on peut le dire aussi d'édifices publics, et d'une longue route, et du périmètre d'une ville, et de tableaux ».

Autrement dit, nous pouvons tout à fait considérer que le paysage réduit dans lequel Plutarque fait ses « promenades », correspond aux exigences de l'art de la mémoire. Il ne s'agit toutefois pas de mémoriser un discours, mais plutôt d'organiser un savoir sur les vieilles institutions de Rome. Le paysage de mémoire créé par Plutarque nous paraît relever de la mnémotechnie. Il est vrai que d'après le traité *Sur l'éducation des enfants*, qui est attribué à Plutarque, mais dont l'origine est mise en doute, l'auteur insiste sur l'importance de la mémoire et de son entraînement, sans toutefois mentionner l'art de la mémoire. Mais il ne faut sans doute pas trop se fonder sur ce silence pour exclure que Plutarque ait pu recourir à cette technique pour rédiger les *Questions romaines*.

Comment comprendre, en fin de compte, les *Questions romaines* ? Nous verrions volontiers cet ouvrage à la fois comme un jeu littéraire pour connaisseurs, et comme un cours d'institutions et de culture romaines pour jeunes. Les amis érudits de Plutarque pouvaient apprécier ce dialogue au degré zéro, en reconnaissant la topographie romaine et la manière dont celle-ci était modelée par les grands principes éthiques défendus par eux comme par Plutarque. En revanche, tous ceux qui ne connaissaient pas Rome et la culture romaine pouvaient étudier cette introduction devant un plan de Rome, ou plutôt devant un de ces paysages urbains, comme celui que vient de révéler une fresque découverte à Rome, sur le Colle Oppio, et le mémoriser de cette manière.

Convention littéraire ou procédé rhétorique — ou bien tous les deux à la fois — la promenade imaginaire de Plutarque et de ses interlocuteurs potentiels à travers les grands lieux publics de Rome est comme l'annonce des itinéraires ou des *Mirabilia* des siècles suivants. La Rome qui apparaît à l'arrière-plan des *Questions romaines* est celle du mythe, des dieux et des coutumes pittoresques. C'est déjà la Rome touristique des monuments fameux visités par les Romains provenant de tout l'empire. Grâce à un texte comme les *Questions romaines*, un Romain instruit pouvait se préparer à être capable de soutenir une conversation quand il circulait, au cours d'une visite, dans l'entourage d'un grand, ou bien, qui sait ? en tant que jeune magistrat, entre le Forum romain, le Grand cirque et le Forum romain. Autrement dit, les *Questions romaines* sont peut-être un des moyens qui aidait à devenir Romain.

## SÉMINAIRES

*A. Un problème conceptuel : le travail dans l'Antiquité gréco-romaine*

Ce séminaire d'une journée a réuni, le 16 février, J. Svenbro (CNRS, « Les divinités du métier et l'impensable travail d'Aristote »), R. Descat (Univ. de Bordeaux, « La notion de travail en Grèce ancienne et l'histoire de l'économie »), Ch. Malamoud (EPHE, « Labeur rituel, fabrication poétique, deux aspects du travail dans l'Inde védique »), Y. Thomas (« Le travail comme marchandise. Analyses juridiques romaines ») et J. Scheid (« Théologie romaine et représentation de l'action »).

*B. Les cultes pérégrins dans les cités romaines de l'Empire*

Au cours de ce séminaire, qui a eu lieu toute la journée du 23 février, les études suivantes ont été présentées et discutées : J. Scheid, « Le statut des cultes pérégrins et des cultes des pérégrins dans les cités romaines », N. Belayche (EPHE), « Cultes locaux et déductions de colonies dans l'Orient romain : en quête d'un modèle ? », A.-V. Pont (doctorante Paris IV), « La place des cultes venus de Rome dans l'espace des cités grecques de la province d'Asie : initiative, contrôle, insertion », S. Pilhofer (Fribourg en Brisgau), « Cultes de Philippos à l'époque romaine », A.-R. Hosek (doctorante EPHE), « Prolégomènes à l'étude de la vie religieuse de Berytus (Syrie), colonie romaine : la question territoriale », Fl. Saragoza (Conserv. Musée de Cluny), « Nouvelles idées sur l'interprétation du pilier des nautes (Musée de Cluny) ».

Une conférence et deux séminaires ont été faits à Rome, à la Surintendance Archéologique, Palazzo Massimo, et à l'École Française de Rome, en mars, sur les Fouilles au Bois sacré de Dea Dia à La Magliana (Rome). En avril, deux séminaires ont été tenus à l'Université d'Uppsala, sur les lieux de culte du Forum Boarium et sur la violence dans les *Res Gestae Diui Augusti*.

## PUBLICATIONS DU PROFESSEUR

— « Les dieux du Capitole : un exemple des structures théologiques des sanctuaires romains », dans X. Lafon, G. Sauron, *Théorie et pratique de l'architecture romaine. La norme et l'expérimentation*, Aix-en-Provence 2005, 93-100.

— « Un élément original de l'identité romaine : les cultes selon le rite grec », dans *Mètis*, N.s. 3, 2005, 25-34.

— « Augustus and Roman Religion : Continuity, Conservatism, and Innovation », dans K. Galinsky (éd.), *Age of Augustus*, Cambridge 2005, 175-193.

— « Xenophobie und fremde Kulte in den Vierteln Roms », dans U. Riemer, P. Riemer, *Xenophobie-Philoxenie. Vom Umgang mit Fremden in der Antike*, Stuttgart 2005, 225-240.

— « Rome et les grands lieux de culte d'Italie », dans A. Vigourt, X. Lorient, *et al.* (éds.), *Pouvoir et religion dans le monde romain (en hommage à Jean-Pierre Martin)*, Paris 2006, 75-88.

— « Remarques sur le culte des Diui et la *consecratio* », dans B. Boissavit-Camus, F. Chausson, H. Inglebert (éds.), *La mort du souverain entre Antiquité et Haut Moyen Âge*, Paris 2005, 83-89.

— « Manger avec les dieux. Partage sacrificiel et commensalité dans la Rome antique », dans S. Georgoudi, R. Koch-Piettre, F. Schmidt (éds.), *La cuisine et l'autel. Les sacrifices en questions dans les sociétés de la Méditerranée ancienne* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études Sciences Religieuses, vol. 124), Tournai 2006, 273-287.

— (avec J. Svenbro), « Les Götternamen de Hermann Usener : une grande théogonie », dans N. Belayche, P. Brulé, G. Freyburger, Y. Lehmann, L. Pernot, F. Prost (éds.), *Nommer les dieux. Théonymes, épithètes, épicleses dans l'Antiquité* (Recherches sur les rhétoriques religieuses vol. 5), 2006, 93-103.

— « Oral tradition and written tradition in the formation of sacred law in Rome », dans C. Ando, J. Rüpke (éds.), *Religion and Law in Classical and Christian Rome* (Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge, vol. 15), Stuttgart 2006, 14-33.

Des séminaires sur les *Res Gestae Diui Augusti* ont été faits à l'Université Marc Bloch de Strasbourg, les 5 et 6 décembre 2005, et à l'Université de San Marino, les 28 et 29 juin. Conférences à Castelnaudary, le 5 novembre (« Religion et piété au temps des Romains ») ; au Musée S. Raymond de Toulouse, le 2 février, et à l'Université de Perpignan, le 4 février (« Sacrifier pour l'empereur, honorer l'empereur ») ; à Nantes, le 22 mars (« Religion et piété dans la Rome antique »). Les 18 et 19 novembre 2005, participation au Colloque *S'écrire et écrire sur l'Antiquité*, à l'Université de Toulouse (« Remarques sur les lettres envoyées par Georg Wissowa à Theodor Mommsen ») ; du 19 au 22 mai, participation au colloque international *What's a festival*, à Rosendal, Norvège (« The festivals of the Forum Boarium zone, or how to construct complex representations of Roman identity »).

#### ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

Plusieurs réunions de travail ont réuni au Collège de France l'équipe de *l'Inventaire des lieux de culte* (Olivier de Cazanove, Annie Dubourdiou, Sylvia Estienne, William Van Andringa, Christa Frateantonio, Audrey Bertrand), ainsi que les partenaires italiens qui préparent les fascicules pour la Lucanie et le Latium. D'autres discussions ont eu lieu à Rome et à Salerne. Le premier fascicule a été remis à l'imprimeur.

Les 5 et 6 mai, un séminaire a été organisé au Collège de France sur les résultats de la fouille méthodologique internationale de Classe et sur les perspectives futures de ce projet.

Du 17 mai au 19 juin, le professeur a dirigé le chantier de fouilles à Jbel Ouest (Tunisie).

Activités de Christa Frateantonio (maître de conférences associée)

1. *Lieux de culte d'Italie — Base de données : coopération avec le groupe CIRCE (Centre Louis Gernet, sous la direction de F. de Polignac)*

Les travaux sur la base de données pour les *Lieux de culte d'Italie* ont été continués avec M. Jean-Claude Lacam. En novembre 2005, nous avons élaboré le concept d'un interface utilisateur de la base de données. Le 24 janvier 2006, M<sup>me</sup> Frateantonio a présenté pendant une réunion commune avec le groupe CIRCE (inventaire de lieux de culte grecs) les principes de la base de données et l'interface utilisateur.

2. *Séminaires à l'étranger*

— Mai et juin 2005, Université d'Erfurt : *Tod als Thema der Philosophie und für dienstleistende Berufe.*

— Mai et juin 2006, Université d'Erfurt : *Häresiediskussionen in Antike und Moderne : Protagonisten und Medien.*

3. *Congrès et colloques*

— XXVI<sup>e</sup> congrès du DVRG à Bayreuth : *Häresiediskussionen in Antike und Moderne : Diachrone Aspekte von Religionskritik im Kontext von Christentum und Kirche, 25-28 septembre 2005, Université de Bayreuth.*

— 9-11.12.2005 : Université de Giessen (1<sup>er</sup> Workshop : Liebessemantiken)

— 14-16.06.2006 Université de Giessen (2<sup>e</sup> Workshop : Liebessemantiken avec une contribution sur les conceptions de l'amour dans *L'âme pécheresse* et dans l'*Heptameron* de Marguerite de Navarre).

4. *Publications*

— « Prestige, Präention, Präsenz : "Königs- und Fürstengräber" der Roma in Offenbach und Amsterdam als Orte sozialer Kommunikation », dans B. Schweizer, Ch. Kümmel, U. Veit (éds.), *Körperinszenierung — Objektsammlung — Monumentalisierung : Totenritual und Grabkult in frühen Gesellschaften. Archäologische Quellen in kulturwissenschaftlicher Perspektive* (Beiträge einer Internationalen Fachtagung am Institut für Ur — und Frühgeschichte und Archäologie des Mittelalters der Eberhard-Karls-Universität Tübingen, 14-16 Oktober 2004), Tübinger Archäologische Taschenbücher, Münster (sous presse).

— « Editionen und Übersetzungen der Periegese des Pausanias », dans : M. Landfester (éd.), *Geschichte der antiken Texte*, Stuttgart 2006.

— « Das Erbe des antiken Pluralismus », dans C. Augustin, J. Wienand, C. Winkler (éds.), *Nebeneinander — Miteinander — Füreinander : Religiöser Pluralismus und Toleranz in Europa* (3. Konstanzer Europakolloquium), VS-Verlag für Sozialwissenschaften 2006, 28-40.

— *Religion und Städtekonkurrenz : Zum politischen und kulturellen Kontext von Pausanias' Periegesis* (sous presse).

— « Praetextatus, Verteidiger des römischen Glaubens ? Zur gesellschaftlichen Neuinszenierung römischer Religion in Macrobius' Saturnalien », dans *Zeitschrift für Antikes Christentum* (2007).

M. Eduardo de Vasconcelos Cruz (Ingénieur d'études) qui est affecté à la chaire, travaille, d'un côté, pour la *Revue de l'Histoire des Religions*, de l'autre au classement et à l'enregistrement des tirés à part et de la bibliothèque du professeur.

#### RESPONSABILITÉS SCIENTIFIQUES ET DISTINCTIONS

— Expert étranger dans le Schwerpunktsprogramm de la Deutsche Forschungsgemeinschaft sur « Römische Reichsreligion ».

— Co-directeur avec M<sup>me</sup> Aïcha Ben Abed (Directeur de recherches, Institut National du Patrimoine) des fouilles archéologiques à Jebel Oust (Tunisie).

— Coordinateur avec M. le Professeur Jacopo Ortalli (Université de Ferrare) de la fouille méthodologique de Classe (Italie).

— Co-directeur de la *Revue de l'Histoire des Religions*.

— Membre du comité de rédaction de l'*Archiv für Religionswissenschaft*, des *Archives de Sciences Sociales des Religions*, des *Cahiers du Centre Gustave-Glotz*, de *Historia*, des *Potsdamer Althistorische Beiträge*.

— Vice-président de l'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine.

J. Scheid a été élu membre de l'*Academia Europaea*.